Constance et inconstance dans “Bérénice”

Ralph Albanese

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5204>

DOI : 10.4000/studifrancesi.5204

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 416-423

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Ralph Albanese, « Constance et inconstance dans “Bérénice” », *Studi Francesi* [En ligne], 180 (LX | III) | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2018, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5204> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.5204>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Constance et inconstance dans “Bérénice”

Abstract

This study seeks to shed light on the dialectics of constancy/inconstancy operative in *Bérénice*, a tragedy noted for the primacy of moral conscience. Obligated to bear stressful situations with the utmost patience, Titus, Bérénice, and Antiochus must demonstrate a form of courage grounded in the Stoic ethos of magnanimity. Whether the protagonists give way to expressions of powerlessness or come to a decision free from constraint, they invariably are prey to a particular illusion and each one ultimately undergoes a moral conversion. In as much as their errors of judgment derive from the pathology of their passions, and despite their desire for self-mastery, they find themselves far removed from the ideal of the sage who is never mistaken.

Dans son portrait de Sénèque, La Bruyère traite le philosophe de «fantôme de vertu et de constance» (*De l'homme*, XI, 3). Réduisant le stoïcisme à «un jeu d'esprit», le moraliste met en question l'authenticité de «la constance du sage»¹. S'appliquant à déceler les caprices de la fortune, l'exil et la mort, la doctrine sénéquienne valorise, on le sait, la nécessité de faire preuve de fermeté face à la souffrance. Force est de tout supporter avec patience: constance et persévérance exigent un courage hors du commun. D'après G. Rodis-Lewis, le “courage” s'inscrit dans l'éthique stoïcienne de la magnanimité, servant, du reste, à préserver la constance de l'âme². La fermeté sereine et la maîtrise de soi constituant des vertus stoïques, l'homme désireux de devenir moralement bon vise à faire face aux douleurs en affrontant son destin, bref, en puisant en soi l'énergie nécessaire qui lui permettra d'accomplir une fortune glorieuse.

Dans la mesure où Racine met en scène des personnages qui se reconnaissent dans la constance et adoptent une vision purifiée de l'amour, sa tragédie pathétique est nourrie d'un idéalisme moral. Tout comme les héroïnes éponymes d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*, les trois protagonistes de *Bérénice* se situent dans la sphère de l'exceptionnalisme, celle de la grandeur morale. Dans cette tragédie romaine, l'idéal de la vertu suppose l'existence d'une perfection intérieure. C'est en idéalisant le discours du héros tragique que le dramaturge confère à Titus un penchant naturel à la vertu. Étant donné la primauté de la conscience morale dans *Bérénice*³, nous voudrions démontrer, en particulier, à quel point la dialectique constance/inconstance contri-

(1) *Les Caractères*, éd. R. Garapon, Paris, Classiques Garnier, 1962, p. 297.

(2) *La Morale stoïcienne*, Paris, PUF, 1970, p. 84. Voir aussi J. LAGRÉE, qui présente une vision synchrétique du rapport entre la morale stoïcienne et le christianisme au XVII^e siècle (*Constancy and Coherence in Stoicism: Traditions and Transformations*, S.K. Strange et al. eds., Cambridge University Press, 2004, pp. 148-176). Dans cette perspective, la constance représente la vertu principale du sage, qui doit recourir à la volonté et à la droite raison

afin de maîtriser les passions. Entité catégorique et virile, la constance lui permet d'assumer son destin en faisant face aux vicissitudes de la fortune. De plus, bénéficier de l'*ataraxia* (la parfaite tranquillité de l'âme), c'est, pour lui, parvenir à se détourner de toute manifestation de la sensibilité. Il convient de se reporter également à R. TOBIN, *Racine and Seneca*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1971.

(3) Voir à ce sujet J. ROHOU, *Jean Racine. Bilan critique*, Paris, Nathan, 1994, p. 89.

bue à l'ambiguïté morale de la pièce, c'est-à-dire, à son atmosphère du doute et de l'incertitude. Il est évident, chez Titus, Bérénice et Antiochus, que leur douleur relève en grande partie de la fidélité qu'ils éprouvent envers l'objet aimé. L'indécision et l'hésitation de ces personnages s'opposent à leur fermeté et à leur résolution. Adopter l'idéal de constance en allant jusqu'à l'intérioriser, c'est se déterminer à ne pas dévier de la voie héroïque⁴.

J. Rohou signale, à juste titre, les occurrences du terme "constance" dans *Bérénice*: «Pour assumer un choix inéluctable, (Titus) doit mobiliser toute sa 'constance', la renforcer par l'amour de soi et son image... et, malgré tout, il n'est pas sûr de pouvoir 'survivre' (v. 552) à l'accomplissement de son 'triste devoir'» (v. 997) (p. 154). Rester ferme, malgré l'extrême difficulté de sa situation, c'est, pour lui, l'occasion d'affirmer sa gloire. Dans cette perspective d'agrandissement moral, Racine prête à Bérénice «mille vertus» (vv. 373-376) et à Antiochus, la gloire de la mort «sur (les) pas» de l'empereur (vv. 101-103)⁵. Notons, enfin, que l'idéalisation héroïque répondait sans doute aux goûts de la Cour.

On ne saurait trop insister sur la signification psycho-affective de la mort de l'empereur Vespasien, son père, sur l'esprit de son fils. Ayant mené une vie licencieuse «à la cour de Néron» (v. 506), le jeune Titus se croyait tout permis en suivant les impulsions de son moi privé. Ne pouvant plus revenir au stade d'adolescent, il se trouve obligé alors de renoncer à son bonheur privé. C'est la mort de son père qui a donné lieu à sa décision primordiale de renvoyer Bérénice. Cette décision inévitable, qu'il s'évertue à mettre en jeu au cours de la pièce, provient du désabusement qu'il éprouve vis-à-vis de son «aimable erreur»:

Maître de mon destin, libre de mes soupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes désirs.
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé (vv. 457-461).

L'épreuve héroïque de Titus se manifeste par cette désillusion aboutissant à son *anagnorisis*. Son erreur fondamentale réside dans sa fausse croyance qu'il pouvait continuer à aimer Bérénice en toute impunité. Le passage du deuil paternel au stade d'adulte ne va pas, chez lui, sans souffrance réelle, mais il marque en même temps l'acquisition de son identité politique: l'empereur a hérité la responsabilité de maintenir les lois qui soutiennent l'Empire. Cette prise en charge de sa nouvelle identité fait songer à l'évocation que fait Burrhus face à Agrippine de la "re-naissance" de Néron en tant qu'empereur chargé de responsabilités universelles (cf. «Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde», *Britannicus*, I, 2, v. 180). Symbole du bien, Titus se situe alors aux antipodes de Néron, chez qui le pouvoir impérial justifie son désir libidinal.

N'ayant aucun droit à une existence autonome, l'empereur se doit de respecter l'hégémonie de la Loi romaine en l'intériorisant et en la valorisant par son exemple. Force est d'éviter à tout prix la déchéance morale, et Titus s'exalte par conséquent dans la revendication de la gloire romaine. Faire violence à la Loi, c'est non seulement témoigner d'une démarche illégitime:

(4) J. ROHOU, *L'Évolution du tragique racinien*, Paris, SEDES, 1991, p. 167.

(5) Se reporter ici à A. NIDERST, *Racine et la tragédie classique*, Paris, PUF, 1978, p. 36. Nos cita-

tions renvoient à l'édition critique de J. Morel et A. Viala: RACINE, *Théâtre complet*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
 Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
 Si dès le premier pas, renversant tous ses droits,
 Je fondais mon bonheur sur le débris des lois (vv. 467-470),

c'est aussi courir le risque d'être pris pour un tyran⁶. Or, les Romains font preuve d'une hostilité socio-culturelle à l'égard de la reine (vv. 900-902). L'empereur doit embrasser la souveraineté de Rome en refusant d'épouser une reine étrangère, un tel mariage étant source d'humiliation aux yeux de l'Empire. Il convient de tenir compte, à ce propos, de la pulsion xénophobe propre aux valeurs romaines:

Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux;
 La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous:
 L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine;
 Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine (vv. 293-296)⁷.

Tout se passe comme si le droit romain s'opposait au chaos de l'Orient. Exclus de l'univers romain, Antiochus et Bérénice finissent par quitter cet univers puisqu'ils s'avèrent corrompus par les valeurs orientales. Apparaissant sous forme de personification, Rome est associée à la raison et à la vertu (facultés intellectuelles de l'esprit) alors qu'Antiochus et Bérénice se définissent par rapport à l'amour-passion et à l'affection irraisonnée (facultés sentimentales du cœur).

Malgré son insistance sur la gloire, Titus se heurte à la défaillance de son moi. Son indécision fait partie intégrante de son inconstance: son irrésolution se produit face aux contingences inhérentes à la situation irrémédiable où il se trouve. Le comportement de l'empereur devant Bérénice à l'Acte II est caractérisé par une inertie allant jusqu'à l'aphasie (II, 4). Attribuant son échec discursif (= faiblesse) à son «inconstance», il se voit obligé de rappeler sa constance (v. 483) afin de s'en tenir à une décision qu'il voudrait irrévocable. Incapable de lui communiquer sa décision, Titus se montre en proie à un état profond d'indétermination: «... plus j'y pense | Plus je sens ébranler ma cruelle constance» (vv. 547-548). Tout se passe comme s'il ne voyait rien de vertueux dans cet idéal stoïque: «C'est peu d'être constant, il faut être barbare» (v. 992). La constance l'amène paradoxalement à traiter Bérénice cruellement, à l'instar de Néron. Cette mise en question de sa constance – qui prend une allure dénaturée – suppose qu'il cherche à éviter le trouble suscité par sa décision. Se rendant compte de la vacuité de la grandeur (v. 719), l'empereur se livre alors à une critique morale de ses démarches (vv. 987-1000). S'enfermant dans un engrenage passionnel, il s'adonne à de faux raisonnements pour justifier son amour pour Bérénice (Rome serait alors «sensible aux vertus de la Reine» [v. 1007]). En présence de Bérénice, il jure sa fidélité à Rome en évoquant la «constance», c'est-à-dire, l'épreuve héroïque à laquelle tous les empereurs ont dû faire face (v. 1159). Après d'autres moments de faiblesse (IV, 4; V, 3), et accablé de nombreux malheurs, Titus se voit en mesure d'envisager le suicide comme une démarche stoïque et noble puisqu'il convient de ne pas lasser la «constance» du peuple romain (v. 1411). C'est à juste titre que G. Declercq met en évidence l'opposition entre deux forces également contraignantes chez Titus – deux «constances» – (cf. vv. 1225-1226): une «constance décisionnelle» et une «constance passionnelle»⁸ afin de postuler, dans *Bérénice*, l'idéal d'un «empereur stoïcien» (p. 147).

(6) Voir à cet égard J. SCHERER, *Les Personnages de "Bérénice"*, in *Mélanges d'histoire littéraire offerts à R. Lebègue*, Paris, Nizet, 1969, p. 290.

(7) On aurait intérêt à se reporter ici à l'optique de

R. PARISH dans *Racine: The Limits of Tragedy*, Tübingen, Narr Verlag, 1987; 1993, «Biblio 17», p. 91.

(8) 'Alchimie de la douleur': l'élégiaque dans "Bérénice", ou la tragédie éthique, «Littératures

Étant donné l'omniprésence de la voix populaire, Titus se trouve obligé de se comporter conformément aux valeurs romaines. Son rôle public se ramène alors à instrumentaliser la volonté de Rome. Là où Bérénice, provocatrice involontaire du désordre, s'applique à pousser Titus à revenir sur sa décision, les Romains cherchent à le confirmer dans cette décision, car ils se soucient avant tout de rompre ce couple. Se résignant à obéir à l'impératif de la raison d'État, l'empereur réussit à répondre aux attentes du peuple romain. C'est ainsi qu'il finit par incarner l'empereur idéal prôné par Burrhus⁹. Tenant compte de la «fureur vengeresse» de l'opinion romaine (v. 395), qui exige sans relâche le renvoi de Bérénice (v. 733), Titus souscrit à la permanence de la Loi, en conformité avec le conseil de Paulin, qui sert à lui communiquer la voix du sénat. Conseiller vertueux en qui il a pleine confiance, Paulin pousse son maître à sacrifier son bonheur personnel au nom de l'État. Dans la mesure où l'empereur admire le «zèle» de son serviteur fidèle (v. 449), il convient de situer Paulin aux antipodes du «mauvais conseiller» Narcisse. À cela s'ajoute le rôle de la fureur populaire lors du meurtre de Narcisse dans Britannicus (V, 8). Toutefois, alors que Paulin fait ressortir le caractère éternel de la Loi (v. 377), Britannicus témoigne de la transformation cynique d'une légalité permettant à Agrippine d'épouser son oncle Claude, c'est-à-dire, à le ramener dans sa sphère du pouvoir: «Le sénat fut séduit: une loi moins sévère | Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux» (IV, 2, vv. 1136-1137).

Si l'on admet que l'empereur vise à se montrer solidaire avec le caractère vertueux du peuple romain – d'où son idéal d'un «plus noble théâtre» (v. 356) – il convient de se rappeler que c'est Bérénice qui a initié Titus à la vertu (vv. 502-503); elle se trouve, en fait, à la source de son intégrité morale et devient victime de sa propre éthique. Lui servant en quelque sorte de guide spirituel, elle a inspiré en lui le goût des valeurs humaines, à tel point que l'empereur en vient à s'identifier à la vertu (v. 520). Paradoxalement, se sentant ingrat, Titus se rend compte qu'il a appris, chez la reine, l'idéal de la constance: «Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle! Tout ce que je lui dois va retomber sur elle» (vv. 519-520). Mue essentiellement par la force des sentiments, Bérénice s'avère tout à fait dépourvue d'ambition politique. Son seul désir consiste à rester dévouée à Titus, et elle se trouve en posture d'attente jusqu'à son entretien avec lui à l'Acte IV. Or, il est évident que la reine vise avant tout à s'approprier l'empereur de manière exclusive. Sa fidélité sans faille ne se dément pas puisqu'elle garde intact son amour pour lui. Par ailleurs, Bérénice ne s'imagine pas que le temps détruira leur amour. Telle qu'elle la conçoit, son histoire d'amour se montre réitérative, c'est-à-dire, à la fois immobile et perpétuellement reprise, et les notions de distance et de séparation se traduisent ici en termes spatio-temporels:

Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus? (vv. 1113-1117)

À en croire J. Prévot, la reine envisage sa réalité sentimentale en fonction de la permanence et de l'immobilité¹⁰.

classiques», 26, 1996, p. 146.

(9) Voir sur ce point C. SPENCER, *La Tragédie du prince*, Tübingen, Narr Verlag, 1987, «Biblio 17»,

p. 469.

(10) *Le Lieu dans "Bérénice"*, in *Racine et Rome*, éd. S. Guellouz, Orléans, Paradigme, 1995, p. 181.

Se faisant une perception optimiste de la durée («Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler», v. 297), Bérénice témoigne d'une confiance démesurée en ce sens qu'elle n'a aucun doute quant à son mariage avec l'empereur (I, 5). Elle cultive l'illusion tragique consistant à vouloir croire à l'omnipotence et à l'aptitude discursive de Titus («Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez!», v. 1154). Il n'est guère vraisemblable, d'ailleurs, que Phénice lui fasse part d'une réalité politique incon nue, à savoir, l'anti-monarchisme des Romains: «Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine» (v. 296). Cette reine adore l'image publique du pouvoir de l'empereur et évoque avec délices le spectacle de l'apothéose impériale (vv. 301-320). Au moment où Antiochus lui fait savoir la décision de Titus (III, 3), elle rejette ce message comme une ruse et sombre dans la mauvaise foi en inventant même des excuses pour Titus (vv. 910-911). On trouve, dans les vers qui suivent, le décalage entre son moi publique (vv. 914-916), qui s'adresse à Antiochus, et son moi privé (vv. 917-918), dirigé à Phé nice:

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître (vv. 914-916).
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis (vv. 917-918).

Se livrant volontairement à des illusions, Bérénice propose une sorte de constance contre Antiochus et menace de lui vouer une haine éternelle (vv. 885-886). À l'instar de Titus, elle passe par la désillusion, c'est-à-dire, l'expérience de son «erreur» (v. 1118), qui consiste à avoir entrepris ce voyage à Rome pour s'unir avec Titus. Lors de sa confrontation avec lui, elle se montre incrédule face à son annonce (v. 1061). S'en prenant aux «injustes lois» de Rome (v. 1149), Bérénice pousse l'empereur à créer une nouvelle légalité. Comme il lui fallait alors vérifier l'infidélité de sa «bouche» (v. 1107), elle lui reproche son inconstance et, par la suite, passant à la colère, sa «barbarie» (v. 1175). Alors que la bouche de Titus lui assurait pendant cinq ans une présence continue, elle s'avère ici «infidèle» et dicte «une absence éternelle» (v. 1108). Souffrant les affres de la séparation définitive, «la triste Bérénice» (v. 1188) menace de se suicider (vv. 1182-1191). Exaltant l'idéal stoïcien de «persévérance» (v. 1195) – elle ne regrette point son attachement profond à Titus – elle laisse entendre que c'est son amour constant (= éternel) qui va justifier son suicide, qui représente un moyen de figer son amour pour toujours. Elle meurt amoureuse et fixe sa constance pour la postérité.

De même que l'empereur, Antiochus a grand mal à témoigner de la souffrance de Bérénice. Il cherche, lui aussi, à la tirer de son état d'illusion. Bien qu'il soit mû à tout moment, comme Hippolyte, par la volonté de partir, c'est-à-dire, de quitter l'enceinte tragique, il finit par se livrer à une errance inaltérable (vv. 1299-1300). Être de fuite, Antiochus ne dispose d'aucun lien, et tout se passe comme s'il était voué à une reprise perpétuelle de son rôle:

Que vous dirais-je enfin? Je fuis des yeux distraits
Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais.
Adieu, je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage (vv. 277-280).

Illustrant la servilité du confident, Arsace cite les préparatifs du voyage («Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence», v. 72) afin d'entretenir l'illusion d'une possibilité de fuite pour son maître (vv. 72-75). Plus précisément, le roi de Comagène

fuit la parole de Bérénice tout en restant obsédé par son image. Sa présence prend un aspect irréel puisqu'il a toujours représenté, pour la reine, une absence. Enfermé dans une désolation sans fin, ce «mal aimé» incarne le mieux la notion de constance dans *Bérénice*. L'idéal d'exemplarité héroïque est lié alors à sa vertu exceptionnelle. Antiochus fait preuve d'une loyauté solide, voire stoïcienne, et sa constance provient de la profondeur de son affection amicale (vis-à-vis de Titus) et amoureuse (envers Bérénice)¹¹. Son expérience exemplaire de la constance se manifeste par son existence même, qui est marquée par la superfluité des espoirs mal placés. C'est ainsi qu'il entend se délivrer à tout prix de cet état moralement insupportable:

Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus (vv. 44-46).

Selon Ch. Mauron, Antiochus, le «double» de Titus, témoignerait d'une constance aboutissant à une véritable fixation¹². Aussi Phénice n'a-t-elle pas tort de suggérer que sa constance a été mal récompensée (vv. 285-287).

Ayant été obligé pendant cinq ans d'aimer Bérénice en silence, sa présence à Rome repose entièrement sur ce long silence, qui fait partie intégrante de sa fidélité inébranlable. Par ailleurs, de même que la reine, Antiochus se trouve culturellement déplacé et s'avère tout aussi dépourvu de fonction politique. Bien que son aveu prenne une valeur transgressive (vv. 255-256), il ne peut s'empêcher de déclarer de nouveau son amour pour la reine (I, 4). Il ose aussi mettre en évidence sa constance face à la reine tout en s'appêtant à être rejeté par elle, car il sait d'avance les sentiments de Bérénice à son égard (I, 3). Ne pouvant ignorer que Titus et Bérénice vont s'aimer toujours, il évoque par là les sentiments de Phèdre vis-à-vis d'Hippolyte et Aricie. Antiochus s'aperçoit, du reste, de la futilité de son discours amoureux face à la reine et laisse transparaître la stérilité de son aveu: «Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire?» (v. 31). Phèdre se lamente, elle aussi, de ne bénéficier d'aucun «fruit» de son aveu funeste: «Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit» (v. 1292). Hippolyte, quant à lui, se rend compte de l'inutilité de ses démarches de justification auprès de Thésée (IV, 2).

Comprenant mal la volonté de fuite chez Antiochus, ni son aveu de tristesse, Titus s'en remet à son amitié pour s'adonner à une entreprise discursive, à savoir, l'appropriation de sa voix (III, 1). S'identifiant avec la «constance» du roi de Comagène (v. 748), l'empereur lui confie la mission d'éclaircir la situation pour Bérénice en lui servant en quelque sorte d'interprète. «Spectacle funeste», leur rupture inévitable fait valoir leur constance sentimentale réelle (v. 747). Dans la mesure où il adopte le rôle dramaturgique de messenger/alter ego, Antiochus se trouve rabaisé au rang de témoin perpétuel et subit, de ce fait, les conséquences tragiques de la fidélité¹³. Se voyant transformé en victime passive, il s'avère en même temps culpabilisé en communiquant à Bérénice l'ordre de son renvoi (= la parole de Titus):

Antiochus est un homme exilé de son langage. Étranger à la cour comme Bérénice – parasite, satellite de l'amour du couple central, victime sacrificielle – il reçoit les premiers chocs de la déclaration de départ – Antiochus lutte pour son statut plein,

(11) Il convient de noter que Titus exalte la force de son amitié avec Antiochus, «si constante et si belle» (v. 699). Pour une analyse probante du rôle d'Antiochus, voir E. McCCLURE, *Sovereign Love and Atomism in Racine's "Bérénice"*, «Phi-

losophy and Literature» 27, 2003, pp. 304-317.

(12) *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Jean Racine*, Paris, Corti, 1969, p. 114.

(13) Se reporter à J. HUBERT, *Essai d'exégèse racinienne*, Paris, Nizet, 1956, pp. 128, 136.

en revendiquant *sa* parole, *son* départ¹⁴. Désireux de consoler la reine, il s'évertue même à exagérer la constance de l'empereur (vv. 939-940). Traité par Bérénice de perfide – récompense peu méritée de sa longue constance – Antiochus se défend noblement de sa fausse accusation (vv. 935-938).

Comme dans le cas de Titus et de Bérénice, Antiochus projette de se suicider car sa vie se déroule selon un cycle funeste. Les vers suivants font ressortir la permanence de son désarroi: «Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage | De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage» (vv. 1299-1300). Si les trois protagonistes se révèlent tentés par le suicide à l'Acte V, c'est que cette option funeste apparaît comme la seule échappatoire à leur souffrance. Force est d'affirmer la constance face aux douleurs et de faire de leur possible pour atteindre à l'idéal d'une existence marquée par la vertu. Titus adopte ainsi la voie stoïcienne en adressant à Bérénice son «triste adieu»: «Je préparai mon âme à toutes les douleurs | Que peut faire sentir le plus grand des malheurs» (vv. 1369-1370). En s'interrogeant sur le dénouement de *Bérénice*, on se rend compte que soit les protagonistes se livrent à des vœux d'impuissance, soit ils arrivent à une décision librement consentie: chaque héros vit en fonction d'une illusion, et chacun finit par subir une conversion morale. Titus, Bérénice et Antiochus s'avèrent donc aux antipodes de l'idéal du sage qui ne se trompe jamais. Leurs erreurs de jugement relèvent avant tout de la force, ou plutôt, de la pathologie de leurs passions. Apparaissant sous forme de «trouble» dans *Bérénice*¹⁵, celles-ci proviennent, pour l'essentiel, de la «déraison», d'où la reconnaissance chez les protagonistes de leurs erreurs de jugement¹⁶. Comme nous l'avons vu, la fragilité, voire l'inconstance périlleuse des héros caractérise leur égarement. Se heurtant à des épreuves déplorables, ils ne parviennent pas à se rendre maîtres de la situation dans laquelle ils se trouvent. Si l'on admet que leur souffrance s'inscrit dans une perspective éternelle, on peut s'accorder avec J. Campbell, qui insiste sur la volonté illusoire des héros d'imprimer une sorte d'immobilisme aux sentiments qu'ils éprouvent¹⁷. Réitérant à Bérénice sa flamme éternelle, Antiochus fait preuve de cet idéal d'immutabilité tragique: «Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse» (v. 208).

Reprenant possession d'elle-même à la fin, Bérénice atteint à une certaine sérénité et reconnaît la magnanimité de Titus et d'Antiochus (vv. 1469-1474). Sa décision finale lui permet de dépasser le désarroi général (= le suicide collectif) et de valoriser en même temps les «prémices» des «vertus» de Titus (v. 1487). Sa prise de conscience du fait que Titus l'aime «toujours» (v. 1482) met en valeur la perpétuité de leur amour commun: elle finit, en un mot, par être convaincue de la constance réelle de l'empereur. Savoir que l'on est aimé, mais obligé de se séparer, voilà l'enjeu du revirement final de la reine. Grâce aux mécanismes dramaturgiques de la péripétie et de la reconnaissance (cf. «Je connais mon erreur», v. 1482), elle résout le dilemme principal de la pièce.

(14) L. MALL, *Dire le départ, ou comment faire quelque chose de rien: étude sur "Bérénice"*, «Neophilologus» 75, 1991, p. 44.

(15) J. ROHOU, *Racine: une seule œuvre en onze étapes*, «Revue des Sciences humaines» 81, 1989, p. 40.

(16) Voir J. BRUN, *Le Stoïcisme*, Paris, PUF, 1963, p. 105. Dans cette optique, l'idéal de constance suppose l'adoption des démarches conséquentes, c'est-à-dire, relevant d'une cohérence intellectuelle, ainsi qu'un discours moral fondé sur la liberté et la maîtrise de soi. Grâce à l'exercice, la discipline et la droite raison, le sage parvient à affronter l'adver-

sité, qu'elle se manifeste par la crainte ou le chagrin. Pour une analyse du stoïcisme impérial (Sénèque), du néostoïcisme (Juste Lipse) et du déplacement de la constance, vertu philosophique et païenne, à l'idéal chrétien de la consolation (Du Vair), voir J. LAGRÉE, *La Vertu stoïcienne de constance in Le Stoïcisme au XVI^e et au XVII^e siècles*, éd. P.-F. Moreau, Paris, A. Michel, 1999, pp. 94-116.

(17) *Playing for Time in "Bérénice"*, «Nottingham French Studies», 32, 1993, p. 26. Voir aussi à cet égard R. RACEVSKIS, *The Time of Tragedy: "Andromaque", "Britannicus", "Bérénice"*, Tübingen, Narr Verlag, 2001, «Biblio 17», pp. 113-124.

De même qu'Antiochus et Bérénice doivent prendre à cœur la décision de Titus – Bérénice finit, en fait, par obéir à l'empereur (vv. 1493-1494) – tout se passe comme si la reine réglait le sort d'autrui à la fin en autorisant Titus et Antiochus à rester en vie (v. 1498). Son commandement final est suivi de sa sortie solitaire de la scène. De plus, Bérénice se livre ici à un acte d'abnégation héroïque, car elle se montre capable de sublimer son amour. Bien qu'ils soient tous voués à une existence solitaire, les protagonistes font assaut de générosité et vont par la suite jouir d'une gloire posthume. Plus précisément, ils s'érigent en mythe historique de leur sacrifice exemplaire:

Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse. (vv. 1502-1504)

Dans la mesure où l'ascèse se ramène à un ensemble de pratiques tendant au perfectionnement moral, c'est à juste titre que R. Picard met en avant ici l'«ascèse spirituelle» à laquelle atteignent Titus et Bérénice¹⁸.

RALPH ALBANESE
University of Memphis

(18) RACINE, *Œuvres complètes*, éd. R. Picard, Paris, Gallimard, 1952, p. 459. Je tiens à remercier

Denis Grelé de ses excellentes suggestions lors de l'élaboration de cet essai.